

# POESIES DE VICTOR HUGO

## Demain, dès l'aube

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,  
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.  
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.  
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,  
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,  
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,  
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,  
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,  
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe  
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Victor Hugo, extrait du recueil «Les Contemplations»

## Voyons, d'où vient le verbe ? Et d'où viennent les langues ?

Voyons, d'où vient le verbe ? Et d'où viennent les  
langues ?  
De qui tiens-tu les mots dont tu fais tes harangues ?  
Écriture, Alphabet, d'où tout cela vient-il ?  
Réponds.

Platon voit l'I sortir de l'air subtil ;  
Messène emprunte l'M aux boucliers du Mède ;  
La grue offre en volant l'Y à Palamède ;  
Entre les dents du chien Perse voit grincer l'R ;  
Le Z à Prométhée apparaît dans l'éclair ;  
L'O, c'est l'éternité, serpent qui mord sa queue ;  
L'S et l'F et le G sont dans la voûte bleue,  
Des nuages confus gestes aériens ;

Querelle à ce sujet chez les grammairiens :  
Le D, c'est le triangle où Dieu pour Job se lève ;  
Le T, croix sombre, effare Ézéchiël en rêve ;  
Soit ; crois-tu le problème éclairci maintenant ?  
Triptolème, a-t-il fait tomber, en moissonnant,  
Les mots avec les blés au tranchant de sa serpe ?  
Le grec est-il écloso sur les lèvres d'Euterpe ?  
L'hébreu vient-il d'Adam ? le celte d'Irmensul ?  
Dispute, si tu veux ! Le certain, c'est que nul  
Ne connaît le maçon qui posa sur le vide,  
Dans la direction de l'idéal splendide,  
Les lettres de l'antique alphabet, ces degrés  
Par où l'esprit humain monte aux sommets sacrés,  
Ces vingt-cinq marches d'or de l'escalier Pensée.

Eh bien, juge à présent. Pauvre argile insensée,  
Homme, ombre, tu n'as point ton explication ;  
L'homme pour l'oeil humain n'est qu'une vision ;  
Quand tu veux remonter de ta langue à ton âme,  
Savoir comment ce bruit se lie à cette gamme,  
Néant. Ton propre fil en toi-même est rompu.  
En toi, dans ton cerveau, tu n'as pas encor pu  
Ouvrir ta propre énigme et ta propre fenêtre,  
Tu ne te connais pas, et tu veux le connaître,  
LUI ! Voyant sans regard, triste magicien,  
Tu ne sais pas ton verbe et veux savoir le sien !

## Printemps

Voici donc les longs jours, lumière, amour, délire !  
Voici le printemps ! mars, avril au doux sourire,  
Mai fleuri, juin brûlant, tous les beaux mois amis !  
Les peupliers, au bord des fleuves endormis,  
Se courbent mollement comme de grandes palmes ;  
L'oiseau palpite au fond des bois tièdes et calmes ;  
Il semble que tout rit, et que les arbres verts  
Sont joyeux d'être ensemble et se disent des vers.  
Le jour naît couronné d'une aube fraîche et tendre ;  
Le soir est plein d'amour ; la nuit, on croit entendre,  
A travers l'ombre immense et sous le ciel béni,  
Quelque chose d'heureux chanter dans l'infini.

Victor Hugo, *Toute la lyre*

## L'enfant

Quand l'enfant nous regarde, on sent Dieu nous sonder  
;  
Quand il pleure, j'entends le tonnerre gronder,  
Car penser c'est entendre, et le visionnaire  
Est souvent averti par un vague tonnerre.  
Quand ce petit être, humble et pliant les genoux,  
Attache doucement sa prunelle sur nous,  
Je ne sais pas pourquoi je tremble ; quand cette âme,  
Qui n'est pas homme encore et n'est pas encor femme,  
En qui rien ne s'admire et rien ne se repent,  
Sans sexe, sans passé derrière elle rampant,  
Verse, à travers les cils de sa rose paupière,  
Sa clarté, dans laquelle on sent de la prière,  
Sur nous les combattants, les vaincus, les vainqueurs ;  
Quand cet arrivant semble interroger nos coeurs,  
Quand cet ignorant, plein d'un jour que rien n'efface,  
A l'air de regarder notre science en face,  
Et jette, dans cette ombre où passe Adam banni,  
On ne sait quel rayon de rêve et d'infini,  
Ses blonds cheveux lui font au front une auréole.  
Comme on sent qu'il était hier l'esprit qui vole !  
Comme on sent manquer l'aile à ce petit pied blanc !  
Oh ! comme c'est débile et frêle et chancelant  
Comme on devine, aux cris de cette bouche, un songe  
De paradis qui jusqu'en enfer se prolonge  
Et que le doux enfant ne veut pas voir finir !  
L'homme, ayant un passé, craint pour cet avenir.  
Que la vie apparaît fatale ! Comme on pense  
A tant de peine avec si peu de récompense !  
Oh ! comme on s'attendrit sur ce nouveau venu !  
Lui cependant, qu'est-il, ô vivants ? l'inconnu.  
Qu'a-t-il en lui ? l'énigme. Et que porte-t-il ? l'âme.  
Il vit à peine ; il est si chétif qu'il réclame  
Du brin d'herbe ondoyant aux vents un point d'appui.  
Parfois, lorsqu'il se tait, on le croit presque enfui,  
Car on a peur que tout ici-bas ne le blesse.  
Lui, que fait-il ? Il rit. Fait d'ombre et de faiblesse  
Et de tout ce qui tremble, il ne craint rien. Il est  
Parmi nous le seul être encor vierge et complet ;  
L'ange devient enfant lorsqu'il se rapetisse.  
Si toute pureté contient toute justice,  
On ne rencontre plus l'enfant sans quelque effroi ;  
On sent qu'on est devant un plus juste que soi ;

C'est l'atome, le nain souriant, le pygmée ;  
Et, quand il passe, honneur, gloire, éclat, renommée,  
Méditent ; on se dit tout bas : Si je priais ?  
On rêve ; et les plus grands sont les plus inquiets ;  
Sa haute exception dans notre obscure sphère,  
C'est que, n'ayant rien fait, lui seul n'a pu mal faire ;  
Le monde est un mystère inondé de clarté,  
L'enfant est sous l'énigme adorable abrité ;  
Toutes les vérités couronnent condensées  
Ce doux front qui n'a pas encore de pensées ;  
On comprend que l'enfant, ange de nos douleurs,  
Si petit ici-bas, doit être grand ailleurs.  
Il se traîne, il trébuche ; il n'a dans l'attitude,  
Dans la voix, dans le geste aucune certitude ;  
Un souffle à qui la fleur résiste fait ployer  
Cet être à qui fait peur le grillon du foyer ;  
L'oeil hésite pendant que la lèvre bégaie ;  
Dans ce naïf regard que l'ignorance égaie,  
L'étonnement avec la grâce se confond,  
Et l'immense leur étoilée est au fond.

On dirait, tant l'enfance a le reflet du temple,  
Que la lumière, chose étrange, nous contemple ;  
Toute la profondeur du ciel est dans cet oeil.  
Dans cette pureté sans trouble et sans orgueil  
Se révèle on ne sait quelle auguste présence ;  
Et la vertu ne craint qu'un juge : l'innocence.

## Ce qui se passait aux Feuillantines vers 1813

(extrait)

Enfants, beaux fronts naïfs penchés autour de moi,  
Bouches aux dents d'émail disant toujours : Pourquoi ?  
Vous qui, m'interrogeant sur plus d'un grand problème,  
Voulez de chaque chose, obscure pour moi-même,  
Connaître le vrai sens et le mot décisif,  
Et qui touchez à tout dans mon esprit pensif ;  
- Si bien que, vous partis, enfants, souvent je passe  
Des heures, fort maussade, à remettre à leur place  
Au fond de mon cerveau mes plans, mes visions,  
Mes sujets éternels de méditations,  
Dieu, l'homme, l'avenir, la raison, la démence,  
Mes systèmes, tas sombre, échafaudage immense,  
Dérangés tout à coup, sans tort de votre part,  
Par une question d'enfant, faite au hasard ! -  
Puisqu'enfin vous voilà sondant mes destinées,  
Et que vous me parlez de mes jeunes années,  
De mes premiers instincts, de mon premier espoir,  
Ecoutez, doux amis, qui voulez tout savoir !

J'eus dans ma blonde enfance, hélas ! trop éphémère,  
Trois maîtres : - un jardin, un vieux prêtre et ma mère.

Le jardin était grand, profond, mystérieux,  
Fermé par de hauts murs aux regards curieux,  
Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que les paupières,  
Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres ;  
Plein de bourdonnements et de confuses voix ;  
Au milieu, presque un champ, dans le fond, presque un  
bois.  
Le prêtre, tout nourri de Tacite et d'Homère,  
Était un doux vieillard. Ma mère - était ma mère !

Ainsi je grandissais sous ce triple rayon. [...]

## A la fenêtre, pendant la nuit

Les étoiles, points d'or, percent les branches noires ;  
Le flot huileux et lourd décompose ses moires

Sur l'océan blêmi ;  
Les nuages ont l'air d'oiseaux prenant la fuite ;  
Par moments le vent parle, et dit des mots sans suite,  
Comme un homme endormi.

Tout s'en va. La nature est l'urne mal fermée.  
La tempête est écume et la flamme est fumée.  
Rien n'est, hors du moment,  
L'homme n'a rien qu'il prenne, et qu'il tienne, et qu'il  
garde.  
Il tombe heure par heure, et, ruine, il regarde  
Le monde, écroulement.

L'astre est-il le point fixe en ce mouvant problème ?  
Ce ciel que nous voyons fut-il toujours le même ?  
Le sera-t-il toujours ?  
L'homme a-t-il sur son front des clartés éternelles ?  
Et verra-t-il toujours les mêmes sentinelles  
Monter aux mêmes tours ? [...]

## Ce siècle avait deux ans

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,  
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,  
Et du premier consul, déjà, par maint endroit,  
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.  
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,  
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,  
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois  
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;  
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,  
Abandonné de tous, excepté de sa mère,  
Et que son cou ployé comme un frêle roseau  
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.  
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,  
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,  
C'est moi. -

Je vous dirai peut-être quelque jour  
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,  
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,  
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée,  
Ange qui sur trois fils attachés à ses pas  
Épandait son amour et ne mesurait pas !

Ô l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie !  
Pain merveilleux qu'un dieu partage et multiplie !  
Table toujours servie au paternel foyer !  
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier !

Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse  
Fera parler les soirs ma vieillesse conteuse,  
Comment ce haut destin de gloire et de terreur  
Qui remuait le monde aux pas de l'empereur,  
Dans son souffle orageux m'emportant sans défense,  
A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance.  
Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitants,  
L'océan convulsif tourmente en même temps  
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage,  
Et la feuille échappée aux arbres du rivage !

Maintenant, jeune encore et souvent éprouvé,  
J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,  
Et l'on peut distinguer bien des choses passées  
Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.  
Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans  
cheveux,  
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,  
Pâlirait s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,  
Mon âme où ma pensée habite, comme un monde,  
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai tenté,  
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,  
Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse,  
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse,  
Et quoiqu'encore à l'âge où l'avenir sourit,  
Le livre de mon cœur à toute page écrit !

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,  
Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées ;  
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur  
Dans le coin d'un roman ironique et railleur ;  
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie,  
Si j'entre-choque aux yeux d'une foule choisie  
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois  
De mon souffle et parlant au peuple avec ma voix ;  
Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,  
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume  
Dans le rythme profond, moule mystérieux  
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux ;  
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,  
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,

Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,  
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,  
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore  
Mit au centre de tout comme un écho sonore !

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,  
Et je sais d'où je viens, si j'ignore où je vais.  
L'orage des partis avec son vent de flamme  
Sans en altérer l'onde a remué mon âme.  
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur  
Qui n'attendît qu'un vent pour en troubler l'azur !

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,  
A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,  
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,  
Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs ;  
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine  
Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne !

## Jeunes gens, prenez garde aux choses que vous dites

Jeunes gens, prenez garde aux choses que vous dites.  
Tout peut sortir d'un mot qu'en passant vous perdez.  
Tout, la haine et le deuil ! - Et ne m'objectez pas  
Que vos amis sont sûrs et que vous parlez bas... -  
Ecoutez bien ceci :

Tête-à-tête, en pantoufle,  
Portes closes, chez vous, sans un témoin qui souffle,  
Vous dites à l'oreille au plus mystérieux  
De vos amis de cœur, ou, si vous l'aimez mieux,  
Vous murmurez tout seul, croyant presque vous taire,  
Dans le fond d'une cave à trente pieds sous terre,  
Un mot désagréable à quelque individu ;  
Ce mot que vous croyez que l'on n'a pas entendu,  
Que vous disiez si bas dans un lieu sourd et sombre,  
Court à peine lâché, part, bondit, sort de l'ombre !  
Tenez, il est dehors ! Il connaît son chemin.  
Il marche, il a deux pieds, un bâton à la main,  
De bons souliers ferrés, un passeport en règle ;  
- Au besoin, il prendrait des ailes, comme l'aigle ! -  
Il vous échappe, il fuit, rien ne l'arrêtera.

Il suit le quai, franchit la place, et caetera,  
Passe l'eau sans bateau dans la saison des crues,  
Et va, tout à travers un dédale de rues,  
Droit chez l'individu dont vous avez parlé.  
Il sait le numéro, l'étage ; il a la clé,  
Il monte l'escalier, ouvre la porte, passe,  
Entre, arrive, et, railleur, regardant l'homme en face,  
Dit : - Me voilà ! je sors de la bouche d'un tel. -

Et c'est fait. Vous avez un ennemi mortel.

## Ronde pour les enfants

Fillettes, les fleurs sont écloses,  
Dansez, courons.  
Je suis ébloui par les roses  
Et par vos fronts.

Chez les fleurs vous êtes les reines ;  
Nous le dirons  
Aux bois, aux prés, aux marjolaines,  
Aux liserons.

Avec l'oiselle l'oiseau cause,  
Et s'interrompt  
Pour la quereller d'un bec rose,  
Aux baisers prompt.

Donnez-nous, gaités éphémères,  
Futurs tendrons,  
Beaucoup de baisers... - A vos mères  
Nous les rendrons.

## Voici que la saison décline

Voici que la saison décline,  
L'ombre grandit, l'azur décroît,  
Le vent fraîchit sur la colline,  
L'oiseau frissonne, l'herbe a froid.

Août contre septembre lutte ;  
L'océan n'a plus d'alcyon ;

Chaque jour perd une minute,  
Chaque aurore pleure un rayon.

La mouche, comme prise au piège,  
Est immobile à mon plafond ;  
Et comme un blanc flocon de neige,  
Petit à petit, l'été fond.

## A des âmes envolées

Ces âmes que tu rappelles,  
Mon coeur, ne reviennent pas.  
Pourquoi donc s'obstinent-elles,  
Hélas ! à rester là-bas ?

Dans les sphères éclatantes,  
Dans l'azur et les rayons,  
Sont-elles donc plus contentes  
Qu'avec nous qui les aimions ?

Nous avions sous les tonnelles  
Une maison près Saint-Leu.  
Comme les fleurs étaient belles !  
Comme le ciel était bleu !

Parmi les feuilles tombées,  
Nous courions au bois vermeil ;  
Nous cherchions des scarabées  
Sur les vieux murs au soleil ;

On riait de ce bon rire  
Qu'Éden jadis entendit,  
Ayant toujours à se dire  
Ce qu'on s'était déjà dit ;

Je contais la Mère l'Die ;  
On était heureux, Dieu sait !  
On poussait des cris de joie  
Pour un oiseau qui passait.

## Rêverie

Oh ! laissez-moi ! c'est l'heure où l'horizon qui fume  
Cache un front inégal sous un cercle de brume,  
L'heure où l'astre géant rougit et disparaît.  
Le grand bois jaunissant dore seul la colline.  
On dirait qu'en ces jours où l'automne décline,  
Le soleil et la pluie ont rouillé la forêt.

Oh ! qui fera surgir soudain, qui fera naître,  
Là-bas, - tandis que seul je rêve à la fenêtre  
Et que l'ombre s'amasse au fond du corridor, -  
Quelque ville mauresque, éclatante, inouïe,  
Qui, comme la fusée en gerbe épanouie,  
Déchire ce brouillard avec ses flèches d'or !

Qu'elle vienne inspirer, ranimer, ô génies,  
Mes chansons, comme un ciel d'automne rembrunies,  
Et jeter dans mes yeux son magique reflet,  
Et longtemps, s'éteignant en rumeurs étouffées,  
Avec les mille tours de ses palais de fées,  
Brumeuse, denteler l'horizon violet !

## Après l'hiver

N'attendez pas de moi que je vais vous donner  
Des raisons contre Dieu que je vois rayonner ;  
La nuit meurt, l'hiver fuit ; maintenant la lumière,  
Dans les champs, dans les bois, est partout la première.  
Je suis par le printemps vaguement attendri.  
Avril est un enfant, frêle, charmant, fleuri ;  
Je sens devant l'enfance et devant le zéphyre  
Je ne sais quel besoin de pleurer et de rire ;  
Mai complète ma joie et s'ajoute à mes pleurs.  
Jeanne, George, accourez, puisque voilà des fleurs.  
Accourez, la forêt chante, l'azur se dore,  
Vous n'avez pas le droit d'être absents de l'aurore.  
Je suis un vieux songeur et j'ai besoin de vous,  
Venez, je veux aimer, être juste, être doux,  
Croire, remercier confusément les choses,  
Vivre sans reprocher les épines aux roses,  
Être enfin un bonhomme acceptant le bon Dieu.

Ô printemps ! bois sacrés ! ciel profondément bleu !  
On sent un souffle d'air vivant qui vous pénètre,  
Et l'ouverture au loin d'une blanche fenêtre ;  
On mêle sa pensée au clair-obscur des eaux ;  
On a le doux bonheur d'être avec les oiseaux  
Et de voir, sous l'abri des branches printanières,  
Ces messieurs faire avec ces dames des manières.

26 juin 1878.

## Apparition

Je vis un ange blanc qui passait sur ma tête ;  
Son vol éblouissant apaisait la tempête,  
Et faisait taire au loin la mer pleine de bruit.  
- Qu'est-ce que tu viens faire, ange, dans cette nuit ?  
Lui dis-je. - Il répondit : - je viens prendre ton âme. -  
Et j'eus peur, car je vis que c'était une femme ;  
Et je lui dis, tremblant et lui tendant les bras :  
- Que me restera-t-il ? car tu t'envoleras. -  
Il ne répondit pas ; le ciel que l'ombre assiège  
S'éteignait... - Si tu prends mon âme, m'écriai-je,  
Où l'emporteras-tu ? montre-moi dans quel lieu.  
Il se taisait toujours. - Ô passant du ciel bleu,  
Es-tu la mort ? lui dis-je, ou bien es-tu la vie ? -  
Et la nuit augmentait sur mon âme ravie,  
Et l'ange devint noir, et dit : - Je suis l'amour.  
Mais son front sombre était plus charmant que le jour,  
Et je voyais, dans l'ombre où brillaient ses prunelles,  
Les astres à travers les plumes de ses ailes.